

Sylvain Lambert-Virgili

Des tours de vies



A celle qui a inspiré ma vie...

EXTRAIT

Prélude

« Quand un homme marche vers son destin, il est bien souvent forcé de changer de direction »

Paulo Coelho

Une journée ressemble rarement à celle que l'on se prédit. La vie offre tellement de richesses, de rebondissements qu'il est parfois difficile d'en deviner les contours.

Il y a ceux qui prévoient, ceux qui improvisent, ceux qui par la force des choses, des gens ou du temps sont devenus fatalistes. La lueur du jour s'annonce et tout à chacun s'anime, se met à l'unisson de ses desseins. Les obligations, les incontournables, tous se mettent en branle pour attiser nos existences. Bien souvent on imagine, on s'invente un autre destin, celui des rêves, des fantômes, des regrets, des remords, des oublis et autres moments d'égarements. L'ensemble de ces petits riens qui font le sel de nos vies et auxquels on finit par ne plus prêter attention.

Difficile d'imaginer avec précision ce que seront nos chemins lorsque nous reviendront dans le cocon douillet de notre quotidien. Certains ne rentreront pas, d'autres s'en retourneront, changés de façon temporaire ou définitive. Les quêtes rapporteront des fortunes diverses, l'amour, la trahison, la surprise, l'accomplissement, la douleur, la haine, la tristesse... Multitudes de sentiments au centre de nos turpitudes qu'une société mondialisée, accaparante ne nous permet pas d'apprécier.

Il y en a bien qui donne des leçons, de vie, de philosophie. Souvent, ce sont ceux les plus mal placés qui vous insinueront tous ces préceptes dont il faut à tout prix se préserver.

Une chose est sûre, c'est que la vie est la plus grande et belle aventure qui nous soit donnée. Certes, elle est parfois cruelle au point que certains cherchent à l'abréger. Mais à tout prendre n'est ce pas une aubaine de pouvoir évoluer, penser, respirer, construire, créer, aimer, donner ? Les souffrances sont une forme d'épreuves pour mieux apprécier les instants de bonheur et ceux qui passent et surpassent ces moments sont ceux qui peuvent jouir des offrandes de la vie, car ils en connaissent le prix.

Ecoutez les discussions autour d'un café, au petit matin. Elles vous montreront combien nous nous compliquons l'existence les uns et les autres. Ce besoin indicible qui n'est l'apanage d'aucune classe sociale de juger, de jalouser, d'envier, de critiquer. Cette nécessité machiavélique d'entreprendre, d'envisager, de compromettre pour le simple plaisir de nuire ou simplement faire parler de soi. Nos puissants montrent de biens piètres exemples que les plus simples imitent pour être au diapason.

Nos vies sont pourtant si simples au regard d'autres espèces animales non dotées de raison. Lorsqu'un nouveau né pousse son premier cri, c'est l'amour qu'il trouve et non pas une lutte pour sa survie, alors que dans la brousse, il n'est qu'une proie parmi tant d'autres. Nos différents degrés de pseudo développement nous amènent à perdre le sens des réalités, les vraies fondations de nos racines.

Drôle de monde ne croyez vous pas ?

Et si l'on se souvient de ses rêves d'enfants, ceux que l'on imagine au fond du lit quand vient le soir, alors parfois, le miracle, celui qui transforme nos craintes et nos peurs en espérances, où tout devient possible, oui celui là peut survenir.

N'oublions jamais nos songes et nos aspirations d'antan, car ce sont souvent eux qui nous permettent de franchir des obstacles qui nous paraissent insurmontables. Ce sont eux qui nous restent à la croisée des chemins, eux qui nous guident vers notre destinée. Oublions les excuses toutes faites qui nous permettent de ne pas les accomplir et poursuivons ces rêves pour faire de nos sillons, les riches promesses de récoltes dorées.

Chapitre 1

« *Colère et intolérance sont les ennemis d'une bonne compréhension* »

Gandhi

Paris, Boulevard St-Michel, 21 mars 2010.

Une bâtisse de pierre de taille au milieu d'une cour pavée, où quelques arbres illuminent un carré de verdure, cinq entrées numérotées par les premières lettres de l'alphabet, des portes rutilantes d'un bois de chêne massif, un escalier ciré tournant à souhait, une odeur d'encaustique fraîchement passée et nous grimpons jusqu'au quatrième étage, où deux sombres portes se font face.

A droite, un appartement inoccupé appartenant à un important groupe financier qui, au mépris de la crise du logement qui fait rage, préfère le laisser vide plutôt que de le louer à ceux qui recherchent un toit.

A gauche, l'étiquette placée sous la sonnette d'époque laisse apparaître un nom : Enzo Simonelli, journaliste au quotidien national : « *Le miroir du sport* ».

Le calme règne sur le palier et derrière les murs, la quiétude semble la compagne du lever du jour. Il est huit heures. C'est une matinée comme tant d'autres et le premier jour du printemps qui commence s'annonce sous les meilleurs auspices.

De l'autre côté de la porte palière, l'appartement, d'un design moderne et clair laissant apparaître des volumes des plus inspirés. A l'entrée le téléphone est posé sur un mobilier de bois peint et aux murs des affiches et des « *unes* » prestigieuses de vieux journaux. Ceux-ci sont sobrement parés

d'un revêtement jaune pâle finement étalé à l'éponge. La cuisine équipée est ouverte via un plateau bar sur le salon salle à manger, où une table de verre entourée de quatre chaises trône devant un écran plasma. Une grande baie vitrée renvoie la luminosité qui s'élève de la cour centrale. Un peu plus loin, il y a un accès sur une salle douche et quelques mètres après, un autre sur les toilettes. Enfin, au fond du couloir une porte dessert la chambre. La teinte vert pastel contraste avec le marron foncé de l'armature du lit. Etendu et enlacé en charmante compagnie, il profite de derniers moments de somnolence.

La sonnerie stridente du réveil résonne dans la pièce. Il extirpe une main enfouie sous une épaisse couette, appuie sur l'un des boutons de l'importun, mettant ainsi un terme à la brutalité de ce retour à la réalité.

Les cheveux en bataille, les yeux mi-clos, une joue fripée, il se retourne sur le dos. Il porte ses mains à son visage, par habitude, par instinct et pose son regard sur la belle encore assoupie à ses côtés. Il profite ainsi de ce moment de quiétude, de calme pour admirer les lignes si parfaites de son corps qui se dessinent sous les draps et que ses doigts ont parcouru une partie de la nuit. Le temps est pourtant venu de l'éveiller, même si il aurait préféré qu'en ce lundi ensoleillé, il en fut autrement. Alors avec délicatesse, il se penche sur elle et lui décoche un tendre baiser. La jeune femme comme dans les contes de fée renaît ainsi à la vie. Elle s'étire impudiquement, laisse glisser l'étoffe douillette en faisant paraître sa jeune poitrine bien faite. Ils échangent un sourire complice, avant qu'il n'entame :

– Bonjour beauté... bien dormi ?

– Oui, répond-t-elle un bâillement dans la voix, même si j'aurais préféré que ce soit plus long.

– Il est huit heures...

– Huit heures ! s'écrie-t-elle.

– Oui, qu'y a-t-il ?

La jeune femme rousse, encore nue, se lève d'un bond et commence à enfiler à la hâte ses affaires.

– Tu ne te rends pas compte, moi au journal, je ne suis qu'une assistante, pas reporter comme toi. J'embauche dans une heure. Je dois passer chez moi, me doucher, me changer et ensuite retraverser tout Paris, s'exclame-t-elle.

– Calme-toi, tu veux que je les appelle pour leur dire que tu seras en retard ?

– Non, j’aimerais plutôt qu’un jour tu assumes pleinement notre relation. Que je ne sois plus obligé de courir pour qu’égotiquement tu profites de ta vie. Que je ne sois plus seulement celle de tes moments de solitude. Tu vois, j’aimerais beaucoup plus, peut-être trop pour toi... finit-elle en abrégant son réajustage.

Surpris par cette réaction qu’il trouve excessive, il reste muet, en la regardant terminer. En reprenant son sac, elle ajoute :

– Tu vois, ces mots là, je ne les entends pas de toi. Et moi je t’aime, mais je ne suis pas prête à passer une vie à t’attendre. Je suis ton assistante, parfois ta maîtresse et si tu m’aimes aussi, soit franc avec moi. J’y vais. A tout à l’heure.

La porte claque et la voilà partie des larmes au bord des yeux avant qu’il ne réagisse en criant :

– Astrid, Astrid...

Le torse nu, adossé à son oreiller, il frotte ses mains à nouveau sur son visage pensant par ce biais sortir d’un mauvais rêve. Silencieux, il lève les yeux au plafond. Pensif, les mots des maux inattendus d’Astrid repassent dans sa tête. Il culpabilise ne pas avoir perçu son trouble, ses attentes. « Suis-je l’homme égoïste qui profite des sentiments des autres ? » « Est-ce que je refuse de m’engager par simple volonté ou pour me protéger ? » Des questions et des réponses qui s’animent dans sa réflexion.

C’est à 25 ans, encore auréolé de son diplôme du Celsa, qu’il a poussé les portes du prestigieux journal. Son rang et ses aptitudes n’avaient guère échappé au rédacteur en chef du quotidien. C’est ainsi qu’en quelques coups de fil et autres entretiens que l’affaire fut conclue. Un bureau l’attendait, un premier poste aux rubriques des sports « *peu exposé* » lui servira de terrain d’entraînement pour faire ses premières armes de plume.

En entrant, il respira l’atmosphère qui l’attirait tant et qui l’avait poussé à poursuivre son cursus. Ce fut la première fois que son regard croisa celui d’Astrid qui comme lui débutait. Elle était assistante, pour sa part, il n’en avait pas car c’est un privilège auquel seuls les « *vrais* » reporters peuvent prétendre. Fraîche, pimpante, elle semblait imperméable à l’ensemble des « *basses tâches* » qui lui étaient confiées. Elle venait de la banlieue d’Orléans

et était issue d'une modeste famille ouvrière s'était-elle confiée. Certainement, tenait-elle dans ses maigres origines la force de surmonter les ordres et contre-ordres auxquels elle était soumise par de facétieux et pédants confrères. Leur jeunesse autant en âge que dans le métier les poussa à se rapprocher, semaines après semaines. Au début ce ne furent que de simples discussions dignes de « *caméra café* », par la suite celles-ci se transformèrent en repas échangés à la cafétéria, puis finirent par de véritables rendez-vous.

Le tout s'espaçait entre ses reportages et ses déplacements qui commençaient à ressembler un peu plus à ceux auxquels il aspirait. Un soir, ils ont enclenché une histoire qui allait connaître des « *hauts et des bas* », des « *à coups* », des « *je t'aime* », des « *au revoir* », des « *je te quitte* », des « *on se promet rien* », des « *pas d'obligations* ». Une histoire qui ne disait pas son nom, faite d'une forme d'amour amitié où le sexe occupait une place centrale comme pour préserver leurs sentiments. Une histoire sans aucune forme d'engagement ayant comme trait d'union l'unique notion de plaisir. Une forme de « *Carpe Diem* » leur permettant de croquer la vie, sans en ressentir les tourments. Au début, ces aventures avaient pour théâtre d'obscures chambres de bonne, jusqu'à ce qu'il bénéficie d'une promotion l'autorisant à emménager dans le coquet deux-pièces du boulevard St-Michel.

Ainsi, le temps s'est écoulé paisiblement jusqu'au réveil de ce matin. Jusqu'à cet instant où, confronté à la détresse de sa maîtresse et amie, il se trouve désarçonné. A aucun moment, il n'avait perçu le moindre signe d'essoufflement d'Astrid dans leur relation, pas même l'esquisse d'une préoccupation. Il avaient passé serment de ne pas s'engager, de conserver ce lien préservant leur liberté et leur chemin. Oui, mais voilà, cinq ans se sont écoulés, vite, très vite et qu'il le veuille ou non, les sentiments et les envies d'une femme évoluent souvent plus vite que celle d'un homme, qui plus est s'il se trouve être égoïste et résolu à privilégier son autonomie.

Encore dans son lit, cette fois véritablement réveillé, il mesure à présent que les aspirations d'Astrid ne sont plus celles qui l'habitaient auparavant. Cette fois, il se trouve face à un choix qu'il aurait voulu éviter : accepter de s'investir dans une vie de couple établie et fonder une famille ou bien mettre un terme à une relation à laquelle il ne saurait renoncer. Un

dilemme cornélien qu'il lui faut démêler avant toute prise de décision impulsive. Un dernier regard sur le réveil lui indique qu'une demi-heure vient de s'écouler. Il est temps maintenant de se régénérer sous une douche bienfaisante.

La pièce d'eau est de couleur sombre, aux contours modernes, de puissants jets de lumière illuminent l'entrée carrelée d'un espace séparé par une vitre sol plafond. Nu, il pénètre sous le large pommeau central et déclenche les gerbes d'eaux qui jaillissent instantanément. La pluie de gouttelettes s'abat sur sa peau et ses rictus laissent percevoir le bien-être que cette douceur lui procure. Les yeux clos, il ressasse ces innombrables moments passés avec Astrid, à son corps, à ses formes que Rodin lui-même n'aurait pas renié. Ces étreintes, ces élans passés, toutes ces choses auxquelles il lui faudra peut-être renoncer. L'eau s'arrête et il enfile un peignoir arborant ses initiales brodées. Il se présente devant la vasque du lavabo, face à une large glace, pour effacer une barbe de trois jours. Un passage ensuite par la chambre pour effectuer un rapide choix de vêtements : pantalon à pinces, chemise, caleçon, chaussettes, qu'il enfile aussitôt. Retour par la salle douche, coiffage rapide, un coup de gel salvateur et il est fin prêt pour le petit déjeuner.

Celui-ci, comme chaque jour sera sommaire, un Nespresso un verre de jus d'orange et le tour est joué. En passant près du téléphone, un voyant clignotant lui rappelle les appels « oubliés » de la veille. Il appuie sur lecture et le premier démarre. Il reconnaît instantanément la voix de sa mère : « *Allo, Enzo ! Bon tu dois encore être sur un reportage, en déplacement. Ton père et moi nous aimerions bien déjeuner avec toi. Rappelle-nous pour nous dire quand tu pourras venir. J'espère que tu vas bien. On t'embrasse.* » Il est bien tant que vous vous préoccupez de moi, lui vient à l'esprit tout en esquissant un léger sourire. Un clic sur « Corbeille » efface aussitôt le message. Il écoute ensuite le second, celui-là provient de son rédacteur en chef : « *Enzo, toujours aussi difficile de te joindre. Comment est-elle ? Blonde ? Brune ? Bon, demain matin, passe par mon bureau dès ton arrivée, j'ai une proposition à te faire et j'espère que tu l'accepteras. A demain.* ». Qu'a-t-il encore comme idée derrière la tête celui-là ? Se questionne-t-il, tout en souriant sur l'allusion faite à propos de sa vie sentimentale. Pour un début de matinée en fanfare, il est gratiné : une amie qui remet les

habitudes en question, des parents distants qui reviennent à la charge, un patron qui bouscule mon plan de travail. Mais qu'ont-ils tous à s'être donné le mot ?

Il attrape son Iphone, le connecte sur le net, rattrape ses mails, passe la porte et descend l'escalier. Dehors, Il salue poliment le gardien qui arrose le carré de verdure, puis s'engouffre, derrière la porte cochère, dans la bouche de métro direction la rédaction.

EXTRAIT

Chapitre 2

« Il arrive que les grandes décisions ne se prennent pas, mais se forment d'elles mêmes »

Henri Bosco

Paris, bureau du quotidien, 21 mars 2010.

En entrant dans le hall de l'immeuble, son esprit est préoccupé. Il sait que son regard croisera inévitablement celui d'Astrid et cela le rend nerveux. Bien qu'ils ne travaillent pas directement ensemble, leurs bureaux sont quasi mitoyens et la teneur du début de journée n'est guère propice aux échanges habituels. Il traverse l'accueil et se dirige immédiatement vers l'ascenseur, trois étages plus haut, il sera arrivé. Lorsque les portes coulissantes s'ouvrent, Il aperçoit l'assistante rebelle et décide sur le champ de couper directement par le bureau du rédacteur en chef.

Le patron de la rédaction est au téléphone, mais derrière la porte vitrée, il lui fait signe d'entrer. Il s'installe et la conversation téléphonique prend fin. Il s'appelle Christian Leblanc, une cinquantaine d'année, marié à deux reprises et deux fois divorcé. Sa vie ne s'exprime qu'au travers de ses colonnes, celles qu'il commença à couvrir lors des Jeux Olympiques de 1984 à Los Angeles, en pleine période de boycott du bloc de l'Est. Il a ensuite su profiter de ses connaissances, de son talent et des difficultés du journal pour en prendre la direction à l'orée du vingt et unième siècle. Depuis, il règne sans partage sur son empire quasi monopolistique où la rentabilité prédomine sur la qualité. Du reste, certains articles mal orientés lui ont valu les foudres d'un sélectionneur qui allait connaître la victoire.

Mais de tout cela il n'a que faire, il a bâti sa gloire, sa fortune et cela ne s'effectue pas sans quelques écueils. Il n'est pas dupe de sa mégalomanie, mais il lui doit son entrée dans le métier et la situation confortable qui est la sienne aujourd'hui. Alors, il met un mouchoir sur ses valeurs éthiques, morales et accepte l'omnipotence du patron.

Un peu tendu, les jambes croisées, les mains jointes, il attend la « fameuse » proposition que Christian Leblanc doit lui faire.

– Je voulais te féliciter pour le travail que tu as réalisé sur Armstrong. Je crois que ce coup ci, il ne reviendra plus sur le Tour, introduit le chef de rédaction.

– Merci,

– Mais il y a un truc quand même...

– Oui, quoi ?

– Il faut que tu muscles tes articles. Il y a encore trop de retenue dans ta plume. Lorsque tu tiens une véritable piste, tu dois aller jusqu'au bout. Ne pas hésiter à être méchant, faire mal. C'est ça qu'attendent les lecteurs, lui adresse-t-il comme remarque.

– Mais je n'avais aucune preuve formelle. Je ne pouvais aller plus loin...

– C'est bien ce que je te dis. Tu n'oses pas assez. On ne meurt pas d'une calomnie, d'une erreur, comment crois-tu qu'on a procédé avec Manaudou ou Pérec ?

Il choisit de rester silencieux pour ne pas entrer dans une polémique dont il ne pourrait pas sortir victorieux. Le journalisme pour lui doit être de l'information, le reflet de la vérité et les propos de Christian Leblanc sont contraires à sa conception du métier. Le *boss* le sent d'ailleurs et ne tarde pas à reprendre la parole :

– Je sais, à ton âge, j'étais aussi un idéaliste. Mais crois-moi, il n'y a de place que pour l'opportunisme dans notre activité. Je ne suis pas différent des autres, simplement je l'exprime et l'assume haut et fort.

– Tu penses donc qu'il me manque ce zeste de malignité pour occuper une autre rubrique ? lui demande-t-il alors.

– Bien au contraire. Je vais te donner la possibilité de te révéler, de t'affirmer.

– Comment ça ?

– Je t’offre le poste de permanent sur les sports US, à New-York.
– Mais c’est Richard qui est là-bas ?
– Il était. Il est rentré hier. Sa femme, un cancer je crois. Il ne peut plus tenir le poste, il est « *out* » et toi tu es prêt.

– Pourquoi moi ?

– Parce que tu maîtrise l’anglais, que ta une belle gueule et que t’es le seul dans ce putain de service à avoir un passeport biométrique et un visa en règle pour les States... Alors, tu acceptes ?

Avec Christian pas de place pour l’hésitation, une question et la réponse doit fuser, comme ça, à l’instinct. Qui sait, s’il l’avait questionné hier soir, il serait peut-être dans un avion transatlantique à l’heure qu’il est. Bien sûr que c’est une chance en or, bien évidemment qu’il doit accepter et pourtant, sa réponse n’est pas immédiate. Le réveil en fanfare de ce matin a ébranlé ses certitudes, son aplomb. Astrid, sa petite vie parisienne, la maîtrise de ses aspirations d’un côté et l’aventure, le professionnalisme, le risque, l’incertitude, un rêve de gosse qui s’offre à lui. Encore dans ses pensées, Christian l’interrompt en allumant un cigare :

– Bon, tu pars quand ?

– Je n’ai pas encore dit oui...

– Je sais que tu vas le faire, je prévois ça pour début de semaine prochaine. Ok ?

– Entendu.

– Après la réunion de rédaction, je t’expliquerai comment tout est organisé.

– Tu n’as pas perdu de temps...

– Le temps c’est de l’argent et toi c’est ta carrière qui t’attend. Je savais que tu dirais oui, finit-il d’un sourire paternaliste.

Ils se lèvent de leurs sièges dans l’épais nuage qui se dégage du « *barreau de chaise* » et ils se rendent dans une pièce adjacente où les autres collaborateurs les attendent. La séance peut commencer et Leblanc annonce sa promotion. Quelques félicitations et des sourires crispés plus tard, ils s’agitent autour des projets et des articles du lendemain. Bien que présent des débats, Enzo ne peut m’empêcher de penser à l’annonce de sa future rupture qui devient inéluctable avec Astrid dont il fuit le regard.

Une bonne heure plus tard, dans un fatras de bruit de chaises, toute

l'équipe se disperse et s'évapore dans le dédale des bureaux, derrière de confortables écrans 24 pouces. Les téléphones reprennent leur symphonie, le temps qui paraissait s'être arrêté, redémarre avec fracas. Lui aussi retourne à ses affaires, lorsqu'Astrid tente de l'interpeller :

– Enzo, Enzo, l'appelle-t-elle en accourant vers lui à l'abri des regards.

Il prend le parti de ne pas varier de son chemin. Pour remettre ses idées en ordre, il a besoin de solitude et il n'est pas encore prêt à dévoiler ce qui vient de se jouer. Il tente de l'éviter mais la petite rouquine a de la ressource et parvient malgré tout à le coincer. Voyant qu'il ne peut pas faire en sorte de lui échapper, il stoppe sa fuite et lui demande d'une voix sèche :

– Qu'y a-t-il encore ?

– Euh... rien... je voulais te dire pour ce matin... bredouille-t-elle surprise par l'agressivité de ma voix.

– Oui, alors ?

– Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je voulais m'excuser, c'est tout.

– Ouais. Eh bien n'en parlons plus alors. On se voit plus tard.

Il entre dans l'ascenseur et les portes se referment sans qu'il ne lui adresse un dernier regard. Astrid reste médusée. Certes, elle avait dépassé les bornes mais jamais il ne lui avait parlé de la sorte. Distant, froid, un étranger aurait été plus chaleureux avec elle. Le ressort serait-il cassé ? Que cache-t-il ? A-t-elle réveillé des démons ? Autant de questions qui restent sans réponse et qui continueront d'occuper la journée de la jeune assistante en proie aux tourments de ses propres errements.

En sortant de l'immeuble, il rappelle ses parents.

– Allo, maman ?

– Ah ! Enzo. Je suis heureuse de t'avoir au téléphone. Cela fait un moment...

– J'ai eu pas mal de boulot.

– Suffisamment pour ne pas donner de tes nouvelles depuis deux mois, se veut-elle insinuante.

– Tu ne vas pas recommencer maman !

– Non, tu as raison. Je suis contente de t'entendre. Quand passes-tu nous voir ?

– Ecoutes, je suis en stand-by aujourd'hui. Alors si vous êtes libres, je passe ce midi.

- Parfait, je vais demander à Pilar de tout préparer.
- Pilar ! Comment va-t-elle ?
- Mis à part quelques petits soucis de santé à l'hiver, tout va pour le mieux.
- Papa sera là ?
- Oui, depuis qu'il a arrêté ses activités, il passe plus de temps à la maison tu sais.
- Au moins toi tu peux en profiter à présent, fait-il avec une pointe d'amertume.
- Ne sois pas si dur. Tout ce qu'il a fait, il l'a réalisé aussi pour toi...
- Ouais... enfin, oublions tout cela. Je serai là pour midi trente. Ça ira ?
- D'accord mon chéri. A tout à l'heure. Sois prudent.

La conversation prend fin et il parcourt les rues de la capitale gorgées d'un soleil printanier, en prenant le soin d'essayer de mettre de l'ordre dans ses idées. Au détour de ses pas, il s'arrête comme bien souvent dans un de ses lieux de prédilection, au « *Café des Artistes* », à deux pas de l'Opéra Garnier. Il s'assoit, commande un crème et prête une oreille indiscreète aux discussions des clients du comptoir. Très jeune, le sport et l'écriture se sont révélés plus qu'un mode d'expression, un art de vivre pour lui. La lecture d'innombrables articles de Blondin sont simplement venus conforter ses aspirations. Antoine Blondin, qui représente pour les journalistes ce que Michel Audiard est pour dialoguistes, prenait bon nombre d'inspirations dans des bars populaires où la vérité éclatait au détour d'un « *petit noir* » ou d'un quelconque « *ballon* ». Aussi depuis qu'il embrasse à son tour cette carrière, il se mêle à ces indiscretions afin d'embellir ses histoires et ses articles.

Habitué de l'endroit, il a fini par lier connaissance avec un des serveurs au parcours atypique : Emilien Bonheure. Un garçon sympathique, à l'accent chantant, qui a débarqué sur Paris avec la volonté de publier un manuscrit et qui depuis, se cantonne à un rôle obscur en ayant plus ou moins renoncé à cette idée. Souvent, il tente de le relancer dans cette voie, mais celui-ci rétorque : « *Non, j'ai déjà parcouru ma troisième voie.* » Une réponse énigmatique, mais à laquelle ce surprenant jeune homme ne donne aucune explication.

Ainsi, de longues minutes durant, il dresse l'oreille plus ou moins

distraitemment aux conversations tournant autour des matches de foot du week-end, des errements d'untel ou d'un autre, sur le dernier journal de TF1, sur les dernières déclarations de Sarkozy, sur la dernière histoire drôle du PS... Des propos à la fois insignifiants et qui reflètent pourtant si bien les préoccupations et les centres d'intérêts de la base, donc du lectorat. D'ordinaire, il sort un carnet à la « *Columbo* » et griffonne quelques notes, mais aujourd'hui, est-ce le choc des nouvelles de la matinée ? Est-ce l'inquiétude d'un repas familial annoncé ? Rien de tout cela. Il se laisse aller à la paresse, tant et si bien que lorsqu'il consulte sa montre qui n'est pas une Rolex, il n'a pas encore quarante ans Mr Séguéla, il est grand temps pour lui de partir pour le pavillon familial.

Chapitre 3

« Partir, c'est mourir un peu. C'est mourir à ce qu'on aime. On laisse un peu de soi-même, en toute heure et dans tout lieu. »

Edmond Haraucourt

Neuilly, résidence familiale des Simonelli, 21 mars 2010.

Il est pile midi trente, quand il arrive enfin devant la grille sombre, en fer forgé de la résidence parentale. Il y a déjà six mois qu'il n'y est pas revenu. Comme à chaque fois, il redoute ces retrouvailles familiales, alors il est un peu tendu avant d'appuyer sur l'interphone, pour s'annoncer. Très vite, l'épaisse porte de la forteresse s'ouvre électriquement. En pénétrant dans le jardin de la demeure bourgeoise, il mesure, en contemplant l'espace de verdure à quelques minutes de la capitale, le chemin parcouru par son père.

Lui, fils d'un immigré italien qui a passé toute sa vie dans les hauts-fourneaux d'une aciérie mosellane, a su élever son statut par la valeur travail au mépris de son rôle de patriarche. Ensuite, ce n'est qu'une suite d'errances liées à une ascension sociale à laquelle il n'était pas préparé et pour laquelle il s'est fourvoyé. C'est le reproche qu'il lui adresse de façon perpétuelle, ce manque, ce vide affectif dont il aurait tant eu besoin. Matériellement, il ne lui manquait rien mis à part l'essentiel : l'amour d'un père.

Il pose le regard sur la bâtisse où ses parents l'ont installé il y a près de quatorze années. Il lui semble que rien n'a changé. Les murs, les rocailles fleuries, quelques statues posées sur un gazon impeccable, le lustre d'une

vraie maison bourgeoise. Il s'avance, ses pas font crisser le gravier blanc de l'allée et en face de lui, la première qui accourt, ce n'est pas sa mère, mais Pilar, la bonne, celle qui a toujours été proche de lui et avec qui il entretient des rapports affectifs plus intenses qu'avec ses géniteurs. Elle l'attrape dans ses bras et l'étreint avec émotion.

– Quérito, que bien de té voir, commence-t-elle dans ce « *franco-espagnol* » qui l'a toujours charmé.

– C'est bon de te revoir aussi Pilar, lui témoigne-t-il à son tour.

Ils continuent lentement leurs pas, ce qui permet à Enzo d'enchaîner :

– Et Esther, que devient-elle ?

– Ah ! Esther... Elle travaille dans una peluqueria. Pfft... Elle a un studio sobre les Halles y siempre solo. Elle passera toda hora, cuando sabe que tu venais, elle s'est libérée. Me da bien du souci, tu sais. Ce serait bien que tu habla con ella...

– Arrête de t'inquiéter pour elle. Elle travaille, elle a un toit, elle est heureuse, non ?

– Si...

– Alors, laisse-là tranquille, elle te donnera de beaux petits, ne t'inquiète pas...

Ils poursuivent leur marche jusqu'au perron, où Amélia Simonelli, sa mère, les observe et accueille son fils avec plus de sobriété. Un baiser rapide et quelques banalités d'usages plus tard, ils entrent dans la maison cossue aux fastes d'antan. Une grande tapisserie sur le mur accompagne l'escalier de marbre jusqu'à l'étage. Le mobilier est resté celui qu'il a côtoyé de longues années, emprunt de cette rusticité qui colle à la peau des « *nouveaux riches* » et de l'effet de mode des achats passés aux antiquaires. Une fois le hall passé, ils arrivent dans le salon et s'installent sur le canapé en cuir, pendant que Pilar retourne en cuisine.

Amélia, bien que consciente de la raison de la proximité entre sa bonne et son fils, est en fait jalouse de n'avoir que si peu de complicité avec lui. Elle tente de regagner le temps perdu, mais y arrive-t-on vraiment ? Il n'est pas dupe de cela et même s'il accepte certaines compromissions, le grand pardon n'entre pas dans sa « *religion* ». Il débute :

– Rien ne change ici...

– Pourquoi dis-tu cela ?